

Journaliste brillant, révolutionnaire courageux, Mikhaïl Efimovitch Koltsov fut un des héros de la guerre d'Espagne. Avant de devenir l'une des victimes de Staline.

MIKHAIL KOLTSOV

Une langue « sauvagement satirique »

Il sait ce qui l'attend. Lors d'une dernière escale parisienne, de retour de l'Espagne en feu, « Michel » le fait comprendre à ses amis, Elsa Triolet et Louis Aragon qui en fera un personnage de son roman, *la Mise à mort*, un révélateur des illusions et d'une histoire tragique. Il n'échappera pas à la grande machine stalinienne à dévorer les enfants de la révolution. Arrêté, torturé dans les sous-sols de la Lioubanka, le siège des services secrets soviétiques, accusé de « trahison », « crimes contre-révolutionnaires », « conspiration avec l'Allemagne et le Japon », il sera exécuté. En 1940 ou 1942, on ne sait trop. En compagnie, dit une version, du metteur en scène Vsevolod Meyerhold (qui proclame à l'heure ultime « *je meurs en communiste* »), du dirigeant communiste letton Robert Eikhé et du secrétaire du comité exécutif du Komintern, Meier Trilisser.

Mikhaïl Efimovitch Koltsov vient pourtant de jouer un rôle majeur dans cette guerre d'Espagne, organisant la propagande de la République, notamment celle des Brigades internationales, conseillant le gouvernement, expert auprès du président Manuel Azana sur l'armée de l'air, participant à la définition des opérations militaires, présent dans les combats les plus violents: la fin du siège de l'Alcazar de Tolède, la bataille de Guadalajara, l'offensive de Ségovie.

En effet, il n'est pas seulement

doit réagir l'écrivain au contact de la guerre civile? Ceux qui affirment que

et satirique avec Za Roubezhom, Chudak et Krokodil, ranime le jour-

des rapports très proches avec son président, Dimitrov. Sa passion pour

Koltsov, sans doute trop indépendant, trop insolent, trop brillant,



Expert auprès du président de la République espagnole, Koltsov fut aussi présent dans les combats les plus violents de la guerre d'Espagne. « L'Union soviétique tout entière attendait chaque jour (ses) reportages », dira de lui un romancier soviétique.

de Gaudalajara, l'Université de Ségovie.

En effet, il n'est pas seulement l'envoyé personnel de Staline, un acteur politique négociant avec Durruti, Largo Caballero ou Juan Négrin. Il prend des risques. Comme en octobre 1936 où, parti de Madrid en avion, il survole les lignes franquistes pour atterrir à Gijon et y témoigner aux Asturiens assiégés de la solidarité de la République. Il parle couramment l'espagnol et bien d'autres langues, et écrit dans *le Monde obrero*, le journal communiste. Vladimir Fédorovski, dans son livre *le Roman de l'espionnage*, rapporte que « l'Union soviétique tout entière attendait chaque jour (ses) reportages d'Espagne ». L'écrivain Ilya Ehrenbourg juge dans son livre, *les Années et les hommes*: « Il serait difficile d'imaginer la première année de guerre en Espagne sans Mikhaïl Koltsov. » Une alliance de la plume et de l'épée qu'il avait expliquée devant le II^e congrès des écrivains antifascistes, en 1937: « Comment

doit réagir l'écrivain au contact de la guerre civile? Ceux qui affirment que l'écrivain doit combattre le fascisme avec ses armes, c'est-à-dire les mots, ont sans doute raison – mais il y a des moments où l'écrivain (je pense à certains d'entre eux) doit se changer en protagoniste de l'œuvre. »

Protagoniste, ce fils d'un cordonnier juif de Kiev l'est depuis son enfance. À dix-neuf ans, il participe à la révolution de 1917. En 1918, il devient membre du parti bolchevik et combat pendant la guerre civile. Mais au fusil, il préfère très vite l'appareil photo et la caméra et, à l'heure où le poète Maïakovski dynamite les canons de la propagande politique, il dirige le département actualités filmées du Commissariat du peuple à l'éducation. Dans le tourbillon des premières années révolutionnaires, Koltsov se multiplie, écrit dans les journaux de l'Armée rouge, fonde un magazine photo, intègre le comité éditorial de *la Pravda*. Il invente. Notamment une presse populaire

et satirique avec Za Roubezhom, Chudak et Krokodil, ranime le journal comique *Ogoniok*. Plus tard, le journaliste anglais Claud Cockburn, qui le fréquente à Madrid, évoquera sa langue « sauvagement satirique ». Trotski et Boukharine, qui l'éprouveront, ne la lui pardonneront pas. L'exercice est à hauts risques. Certains de ses collaborateurs disparaissent dans la trappe à arrestations. Mais lui continue à foncer, critique la bureaucratie et les lourdeurs soviétiques, élégant, cultivé, ironique. L'élan d'octobre 1917 le porte encore. Jusqu'à la direction du service culturel du ministère des Affaires étrangères russes, l'Académie des sciences et la députation au Soviet suprême. En lien avec Henri Barbusse, notamment, il noue des contacts avec les écrivains et les artistes qui se reconnaissent dans le mouvement communiste ou dans la lutte antifasciste. Il incarne la politique d'unité ouvrière qui est devenue celle du Komintern et entretient

des rapports très proches avec son président, Dimitrov. Sa passion pour l'aéronautique lui fait nouer des amitiés avec André Malraux – ils iront visiter ensemble Maxime Gorki en Crimée –, Antoine de Saint-Exupéry et Paul Vaillant-Couturier.

C'est lui qui accueille André Gide, Romain Rolland et guide Aragon lors de ses voyages moscovites, qui transmet sans passer par la censure les lettres et l'argent qu'Elsa Triolet envoie à sa sœur Lili dont le compagnon, le général Vitaly Primakov, a été emporté par une des vagues de purges staliniennes. « Il était plus intelligent et avait plus de dignité interne et d'insolence et d'humour externe qu'aucun homme qu'il ait connu », écrira Ernest Hemingway, qui en fait le personnage de Karkov dans *Pour qui sonne le glas*, un personnage qui aime beaucoup les femmes...

Année après année, cependant, le ciel se plombe à Moscou. Les eaux noires des dénonciations emportent

Koltsov, sans doute trop indépendant, trop insolent, trop brillant, trop cosmopolite. On dit que Carmen Mercader, dont le fils Ramon assassina Trotski, y aurait apporté son fiel. Qu'André Marty, commissaire politique des Brigades internationales, que Koltsov méprisait, aurait écrit à Staline pour l'accuser. On lui reprochait aussi ses relations avec celui qui deviendra l'écrivain George Orwell.

Comment ne pas songer à « Michel », ce fou d'aviation, quand Aragon expose sa vision shakespearienne de l'histoire en prenant l'exemple d'Icare: « Il n'a pas douté qu'un jour l'Homme volerait dans les airs. Il avait raison. Cela ne l'a certes pas mené lui-même au bonheur. C'est là une autre affaire et fort différente... »

PATRICK APPEL-MULLER

LUNDI

FLORA TRISTAN